

INTRODUCTION

Parmi les différentes formes de discours attestées dans l'Ancien Testament, la sagesse est certainement la plus négligée. Des théologies de l'Ancien Testament à la prédication, en passant par leur usage dans le Nouveau Testament, les livres de sagesse n'ont définitivement pas la cote. Et pour cause, le lecteur non averti pourrait vite se retrouver désarmé face à l'éclectisme des Proverbes, au fatalisme de Job ou au scepticisme du Qohéleth (Ecclésiaste). Il ne pourra guère compter ensuite sur la lecture du Cantique des cantiques pour retrouver ses esprits...

Pourtant, la sagesse crie (Pr 1.20)! Ce livre – et le colloque à son origine – veut la laisser s'exprimer et ainsi lui rendre la place qui lui revient. Mais il va sans dire que cet ouvrage n'a pas la prétention de faire le tour du sujet, ce serait d'ailleurs une folie – au sens des Proverbes – de penser l'entreprise envisageable. Il faut plutôt le concevoir comme le début d'une réflexion : un éveil à la sagesse biblique.

Ainsi, plusieurs articles portent sur l'étude de tout ou partie des textes sapientiaux vétérotestamentaires, et plus précisément sur ce que l'on pourrait décrire comme le « triptyque de la sagesse biblique », à savoir Proverbes (Michaël Demange), Job (Émile Nicole) et l'Ecclésiaste (Jessica Abe). Ces contributions sont aussi riches que variées : comprendre et prêcher le livre des Proverbes, situer le chapitre 28 au sein du livre de Job, saisir l'intertextualité de l'Ecclésiaste. Ces trois livres sont également comparés avec la littérature du Proche-Orient ancien (Antony Perrot). Une étude stimulante de la structure et du sens du Cantique des cantiques, par Cédric Eugène, laisse place à un article invitant le lecteur à

trouver dans les textes de sagesse des ressources pour penser les défis contemporains par Sophie Ramond.

Après le dossier biblique, c'est au dogmaticien Henri Blocher de nous offrir une réflexion sur l'usage des catégories sapientiales pour décrire la personne de Jésus-Christ et de l'éclairage que cela apporte sur le discours et les actes du Fils de Dieu. L'éthicienne Marjorie Legendre conclue cette première grande partie avec une étude sur ce que les livres de sagesse enseignent quant à la manière dont nous sommes appelés à vivre aujourd'hui, au travers d'une réflexion sur l'éthique du commandement et l'éthique des vertus.

La dernière partie de l'ouvrage rassemble la matière des différents ateliers. L'idée derrière ces ateliers était de prolonger la réflexion sur des questions plus « pratiques » dans les domaines de l'apologétique (Lydia Jaeger), du partage de l'Évangile (Daniel Liechti), du discernement pastoral (Michel Siegrist) et de l'éducation des enfants (Nathalie Perrot). Sur la forme, la dynamique des ateliers a volontairement été conservée. Enfin, une synthèse finale préparée à l'avance par Jacques Nussbaumer lors du colloque clôt remarquablement l'ensemble.

J'aimerais ici remercier tous les intervenants qui ont permis à ce volume de voir le jour (aussi vite !). Une mention spéciale à Jessica Abe, Émile Nicole et Michaël Demange pour avoir accepté de fournir des contributions supplémentaires : elles enrichissent considérablement cet ouvrage. Merci à toute l'équipe de la FLTE d'avoir rendu ce colloque possible et au public présent et interactif qui, par ses questions, a joué un rôle important dans la rédaction finale des articles. Enfin, je tiens également à remercier Christian Berbain pour sa relecture attentive du manuscrit et Christophe Paya pour son invitation à le publier chez Excelsis. Ce dernier est un modèle de sagesse pour toute l'équipe de la FLTE, et plus particulièrement dans son rôle de doyen.

I. MÉDITATION

1

MÉDITATION : JOB DANS LE NOUVEAU TESTAMENT¹

ÉMILE NICOLE

« Nous disons bienheureux ceux qui ont souffert patiemment, vous avez entendu parler de la patience de Job et vous avez vu la fin que le Seigneur lui accorda, car le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion. »
(Jacques 5.11)

« Il est écrit : il prend les sages dans leur ruse. »
(1 Corinthiens 3.19)

Voilà, en tout et pour tout, les deux seuls textes du Nouveau Testament qui font *allusion* au personnage de Job, pour l'un, ou *citent* une phrase du livre pour l'autre². Cette utilisation du livre apparaîtra assez déroutante, voire décevante, pour les lecteurs passionnés de Job, que nous sommes, avec beaucoup de nos contemporains.

L'évocation de Job par Jacques apparaît des plus conventionnelles. En laissant pour l'instant de côté la question de la *patience* de Job, selon la version de Louis Segond, que les traducteurs

-
1. On a conservé à cette contribution son caractère : simple méditation et non étude documentée.
 2. On peut aussi mentionner la citation de Job 41.3 en Romains 11.35 : « Qui lui a donné le premier, pour devoir être payé en retour ? », reprise à la 3^e personne d'une déclaration divine à la 1^{re} personne. À la différence des deux autres, elle ne pose apparemment pas de problème, mais ne témoigne pas non plus d'un intérêt pour le débat engagé dans le livre de Job.

ultérieurs se sont employés à atténuer, Jacques ne semble exploiter que le prologue et surtout l'épilogue, sans tenir compte des 39 chapitres de dialogues. Job vient à point nommé dans l'épître pour servir le propos de l'auteur : il faut supporter l'épreuve avec patience, la récompense viendra.

Quant à Paul, dans son épître aux Corinthiens, c'est une phrase d'Élifaz qu'il cite, le premier ami de Job, certainement le plus répréhensible des trois. Mais, qu'il soit le plus coupable ou non, il fait partie du lot qui a mérité la colère de Dieu, pour n'avoir pas parlé de Dieu correctement. Paul cite Élifaz avec approbation. Il lui donne même l'imprimatur de la Parole écrite : « il est écrit. » On n'ose imaginer les reproches cinglants que s'attirerait l'étudiant en théologie se hasardant à de telles utilisations du texte biblique !

Comment méditer l'Écriture lorsqu'elle nous prend à contrepied ? ou même à rebrousse-poil ? La confiance à l'égard de la parole de Dieu, Jacques et Paul, aussi bien que le livre de Job, m'invitent à me poser d'abord la question : ai-je bien compris ? Et si j'ai bien compris – ce qui semble être assez évident ici – à quelles réflexions, cette tension que je perçois, pourrait-elle m'ouvrir, et me faire progresser dans la perception de la vérité divine ? Parce que je comprendrai mieux ? Ou peut-être, ne comprenant toujours pas, je percevrai mieux les limites de ma compréhension.

Je propose une première réflexion plutôt évidente : le Nouveau Testament n'épuise pas les richesses que nous pouvons découvrir à la lecture de l'Ancien Testament. Il oriente notre lecture, mais ne la réduit pas. Et, quant au livre de Job, et plus généralement à la littérature sapientiale, nous pouvons heureusement en percevoir et explorer bien des richesses, que les auteurs du Nouveau Testament n'ont pas relevées pour nous. Voilà qui légitime pleinement notre colloque d'aujourd'hui et les recherches qu'il propose.

Mais nous pouvons aller un peu plus loin dans notre méditation. Commençons par la citation d'Élifaz : « Dieu prend les sages dans leur ruse ». Pour Paul, c'est la vérité, et qui le contestera ?

C'est la vérité et c'est Élifaz qui le dit, un homme qui s'est trompé au point de mériter la colère de Dieu. Que puis-je en conclure ? Sinon que je risque bien de me tromper, moi aussi, même en énonçant les vérités les plus sûres, celles-là même qui méritent d'être citées avec la mention « il est écrit. »

Voilà une leçon fort utile. Il ne me suffit pas d'énoncer des vérités. Il faut encore que je sache les utiliser. Fort utile, et bien dans la ligne de la réflexion et de l'enseignement sapientiel. Dans les premiers versets du livre des Proverbes, qui indiquent le but et les mérites de l'ouvrage, on dit qu'il va servir à *comprendre* les proverbes, les énigmes. On ne dit pas explicitement que le livre va apprendre à s'en servir, mais on n'en est pas loin avec le mot *m^ezimmāh* dessein, verset 4, en parallèle avec *'ormāh*, astuce, ruse. Précisément le mot employé par Élifaz dans la phrase citée par Paul, et qu'il cite, non pas en reproduisant le mot de la Septante, mais le mot grec équivalent de l'hébreu : « il prend les sages dans leur astuce (ou ruse). » Le livre des Proverbes promet au naïf d'acquérir de l'astuce, ce qui a manifestement manqué à Élifaz et ses amis dans leur usage de la vérité.

La citation de Paul peut d'ailleurs nous suggérer d'élargir l'appréciation positive sur les propos d'Élifaz, au-delà de cette seule parole, à bien d'autres propos, voire même à la quasi-totalité de ses propos et de ceux de ses amis. La plupart des commentateurs s'accordent à noter leur parenté avec l'enseignement des Proverbes. Le problème des amis de Job, serait-il le caractère erroné de leurs propos ? Ne serait-ce pas plutôt la question suivante : comment, en n'énonçant pratiquement que des vérités, se trouver finalement dans l'erreur, et gravement, parce qu'on n'a pas su appliquer ces vérités à la situation, et surtout à la personne ?

Cela nous approche de la fameuse question dite de la rétribution : Dieu punit le mal et récompense le bien. C'est le grand reproche que l'on fait aux amis de Job, leur doctrine de la rétribution. C'est aussi le reproche que malheureusement beaucoup

de commentateurs font à l'épilogue. Or c'est sur l'épilogue que se fonde Jacques pour adresser son encouragement, en considérant la fin que Dieu a accordée au fidèle qui a souffert. Cette utilisation par Jacques du cas de Job – si je veux bien l'écouter – m'amène à considérer ladite doctrine de la rétribution, de manière moins caricaturale.

Observons les nuances chez Jacques. C'est à la *compassion* et à la *miséricorde* du Seigneur, qu'il attribue cette fin heureuse. Il ne mentionne pas la *justice* ou l'*équité*, comme on pourrait fort bien le supposer. Récompenser le bien, ou la souffrance du juste qui supporte l'épreuve, n'est pas seulement pour Dieu une question d'équité, mais aussi, et toujours et d'abord, un effet de sa compassion, de sa miséricorde. Cela correspond parfaitement à Job. Dieu, avant de le rétablir, lui a répondu du sein de la tempête, lui faisant des reproches sur la manière dont ses propos sans intelligence avaient noirci les desseins divins (Job 38.2).

Second indice. Jacques ne dit pas que Dieu a *récompensé* Job, ni même lui a *accordé* une fin heureuse. La formulation est très elliptique, littéralement : « vous savez la fin du Seigneur. » Comme habituellement, la formule ramassée donne lieu à des interprétations diverses. Si l'on s'en tient au sens le plus concret du mot *fin*, c'est-à-dire la fin de l'histoire, la formulation fait l'économie du verbe – que l'on est obligé de rajouter en français – et concentre l'idée sur Dieu comme sujet agissant. C'est lui, le Seigneur, qui est l'auteur de cette fin heureuse.

Enfin, un dernier indice. Le vocable employé pour énoncer le rapport de Job à l'épreuve, n'est pas le même que celui figurant au début de l'exhortation. Lorsque Jacques invite ses lecteurs à être patients dans l'épreuve, à l'instar du fermier qui patiente jusqu'à la moisson (5.7-8), il use du verbe *makrothumêô*, qu'il reprend au v. 10 pour évoquer la patience des prophètes. Mais au v. 11 lorsqu'il va parler et parle de Job, il emploie le verbe *hupomenô* et le substantif *hupomonè*. Dans d'autres contextes, ce dernier mot est

le plus souvent traduit par *patience*. Les deux familles de mots sont peut-être quasi synonymes, mais le choix d'un terme différent pour parler de Job pourrait bien être significatif. Jacques exhorte ses lecteurs à la patience, mais il ne dit pas exactement que Job a été patient. Il dit plutôt qu'il a supporté l'épreuve, sans parler de son humeur, ce qu'implique en français le mot patience.

C'est bien une forme de rétribution que Jacques évoque à l'appui de son exhortation à la patience. Être patient parce que la fin heureuse viendra tôt ou tard pour le fidèle. Mais la façon dont il le dit, révèle des nuances et des richesses, qui devraient me garder de considérer la rétribution avec la froideur, la condescendance, pour ne pas dire le mépris que lui réservent trop de lecteurs du livre de Job, qui trouvent intelligent d'utiliser le livre de Job pour miner l'enseignement de celui des Proverbes. Il y a bien une tension mais elle est certainement plus subtile que cette opposition frontale.

Ne toucherait-on pas ici aux limites de l'astuce, visée par les lecteurs modernes de la littérature sapientiale, qui dans cette littérature marquent leur prédilection pour Job et Qohéleth au détriment des Proverbes ? Le choix des auteurs du Nouveau Testament est différent : ils privilégient les Proverbes (10 citations), plutôt que Job (3 citations) ou Qohéleth (1 citation³).

Les sages risquent bien de se faire prendre dans leur astuce supposée, comme le disait avec raison Élifaz. Utile leçon de prudence et d'humilité ? Rappelée d'ailleurs dans chacun des trois livres de la littérature sapientiale : « la crainte de YHWH est le commencement de la sagesse » (Proverbes 1), « la crainte du Seigneur, c'est la sagesse » (Job 28), « craindre Dieu c'est l'essence de l'humain » (Qohéleth 12).

3. On se réfère ici à la liste de Nestle-Alland, 26^e éd.